



LA UNE

## «Aden Arabie» à Aubervilliers pour redécouvrir Nizan la ré- volte Par Antoine Perraud

«Sa mort : idiote et sauvage, telle qu'il l'avait toujours crainte et toujours pressentie. Un soldat anglais prit le temps d'enterrer ses carnets intimes et son dernier roman qu'il avait presque achevé. La terre mangea ce testament : quand sa femme, en 1945, sur des indications précises, tenta de retrouver ses papiers, les dernières lignes qu'il avait écrites sur le Parti, sur la guerre ou sur lui-même, il n'en restait rien.» (Jean-Paul Sartre).

Paul Nizan est mort à 35 ans, dans le Pas-de-Calais, d'une balle allemande, en mai 1940, à la fin de ce que Roland Dorgelès avait appelé «la drôle de guerre». Depuis, tous les vingt ou vingt-cinq ans, une embellie nous restitue Nizan. En 1960, ce fut la réédition par, François Maspero, d'*Aden Arabie* (1931), avec une préface inoubliable de Jean-Paul Sartre.

Une deuxième vague de résurrection eut lieu en 1980. Pascal Ory publia (Ed. Ramsay) *Nizan, le destin d'un révolté* (réédité par Complexe en 2005), tandis qu'Annie Cohen-Solal livra, en collaboration avec Henriette Nizan (1907-1993), veuve de l'écrivain : *Paul Nizan, communiste impossible* (Grasset). Cette deuxième vague s'est conclue avec la sortie en salles du film documentaire bouleversant de Pierre Beuchot, *Le Temps détruit*, qui proposait sur fond d'archives d'époque quelques lettres de guerre de Paul Nizan, de Roger Beuchot (père du cinéaste) et du compositeur Maurice Jaubert.

La troisième vague date de 2005, centenaire de la naissance de Nizan. Elle aboutit au spectacle supercoquantieux actuellement monté par Didier Bezace au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers : *Aden Arabie*.

«Orient, sous tes arbres à palmes des poésies, je ne trouve encore qu'une autre souffrance des hommes.» Paul Nizan avait tout plaqué, dont son «cothurne» de la rue d'Ulm, Jean-Paul Sartre, qu'il connaissait depuis la classe de sixième à Henri IV et avec lequel il avait préparé, à Louis le Grand, le concours de cette «École qui se croit normale et se dit supérieure».

Avec son autre ami et condisciple Raymond Aron ? celui-ci le raconte dans ses *Mémoires* ? Paul Nizan avait baroudé en Bretagne, où il avait rencontré un homme d'affaires britannique, qui devait s'assurer ses services comme précepteur pour son fils, dans la ville d'Aden, en Arabie anglaise, durant l'année 1926-1927. Résultat apparent : Nizan perd un an, ne passe l'agrégation de philosophie qu'en 1929. En 1928, Raymond Aron a été reçu premier et Sartre recalé. En 1929, Sartre est premier, Simone de Beauvoir deuxième et Paul Nizan cinquième.

Mais le séjour sur le sol de l'actuel Yémen, appelé «L'Arabie heureuse» dans l'antiquité, a radicalisé la révolte d'un Paul Ni-

zan taraudé par la notion d'engagement, terriblement dans l'air du temps. Il s'était d'abord rêvé moine exalté, puis avait tâté du Faisceau de Georges Valois, synthèse aventureuse entre Maurras et Mussolini, en 1925.

La fuite vers Aden rattachait Nizan à Rimbaud, débarqué là en juillet 1880. Du séjour au bord de la mer Rouge, Rimbaud devait ramener une amputation de la jambe droite et Nizan une prothèse marxiste le fixant à gauche.

Nommé professeur à Bourg-en-Bresse en 1932, il est candidat du parti Communiste aux élections législatives. En 1934, Paul et Henriette Nizan s'installent plusieurs mois en Urss, participent au premier congrès de l'Union des écrivains soviétiques, rameutent Malraux et consorts dans la patrie du socialisme. Entre 1935 et 1937, Paul Nizan signe dans *L'Humanité* puis, entre 1937 et 1939, dans l'autre quotidien communiste, *Ce soir* (directeur : Louis Aragon), où il rédige des articles de politique étrangère et des critiques littéraires.

Le pacte germano-soviétique du 23 août 1939 le frappe alors qu'il prend des vacances en Corse, chez Laurent et Danielle Casanova. De retour à Paris, il plaide un «communisme national» alors qu'Aragon suit la voie soviétique. Après l'invasion de la partie orientale de la Pologne par l'Urss, Nizan, mobilisé, adresse le 21 septembre sa lettre de démission à Jacques Duclos. La calomnie s'abat sur le renégat, qualifié d'«agent de la police» par Maurice Thorez en mars 1940, deux mois avant sa mort.

«Tout menace de ruine un jeune homme...»

En 1945, Jean-Paul Sartre se rend en reportage aux Etats-Unis d'Amérique et avertit Henriette Nizan, réfugiée outre-Atlantique avec ses deux enfants depuis l'automne 1940, de la campagne de dénigrement menée par d'anciens camarades. De retour en France, la veuve Nizan réclame en vain des explications à Thorez et Aragon.

En 1946, Henri Lefebvre, dans *L'Existentialisme*, salit Nizan dont tous les écrits «tournent autour de l'idée de trahison». Le futur professeur de sociologie à Nanterre de 1968 vomit dans la droite ligne : «Nizan venait des milieux réactionnaires et même fascistes. Peut-être en faisait-il encore partie puisqu'il prétendait les espionner.» Sartre rédige une protestation signée par Aron, Camus, Merleau-Ponty, Beauvoir, Breton, que publie *Combat* le 4 avril 1947, enjoignant le communiste CNE (Conseil national des écrivains) d'apporter la preuve des allégations infamantes contre Nizan, ou alors d'y mettre fin.



En 1949, Aragon, dans *Les Communistes*, campe un policier, Orfilat, censé personnifier le traître Nizan, qui disparaîtra de la réédition de 1966. Paul Nizan ne fut réhabilité par le PCF qu'à la fin des années 1970.

Quand en 1960 François Maspero a le courage de rééditer *Aden Arabie*, publié en 1931 après une parution en feuilleton dans la revue *Europe*, il soulève donc une chape maintenue vingt ans durant par une idéologie communiste riche de relais dominants dans le paysage intellectuel français.

Et la préface de Sartre n'est rien d'autre que de la nitroglycérine. Tout cela est encore si proche (imaginons aujourd'hui un livre paru en 1979 d'un auteur mort en 1988). Tous les tuteurs communistes de 1939 sont encore là. Et Sartre écrit à propos de son ancien camarade de la rue d'Ulm : «*Pour lui faire payer sa clairvoyance, une conjuration d'infirmités prétendit l'escamoter.*»

L'actualité anti-coloniale d'*Aden Arabie*, publié en 1931, l'année même de l'exposition coloniale de Paris, saute aux yeux en 1960, alors que la guerre d'Algérie fait rage et que l'émancipation de l'Afrique noire s'impose.

Or sur fond de telles tensions politiques, Jean-Paul Sartre offre une préface qui annonce son chef d'œuvre littéraire : *Les Mots* (1964), cette autobiographie qui lui vaudra le prix Nobel : «*On nous prenait l'un pour l'autre. Il louchait, comme moi, mais en sens inverse, c'est-à-dire agréablement. Le strabisme divergent faisait de mon visage une terre en friche ; le sien convergeait, lui donnait un air de malicieuse absence même quand il nous prêtait attention.*»

Ce texte de Sartre, magnifique de sensibilité combattante, de générosité vengeresse, de nostalgie rageuse, Didier Bezace en a fait le premier volet de son spectacle en forme de diptyque. Dans un décor tout de sable, donc à la fois vierge et antique, un pupitre d'écolier émerge mémorialement.

En costume cravate, avec une dignité sépia légèrement élimée, le comédien Daniel Delabesse, comme un Sartre sorti des actualités en noir et blanc, s'adresse à nous et le déclic est immédiat. Cette préface, dont les extraits les plus parlants nous sont offerts en partage, c'est la formule magique ? sinon le baiser ? qui ressuscitera le Nizan au bois du Pas-de-Calais dormant : «*Il peut sortir du rang, parler de la jeunesse à nos jeunes gens. Ils reconnaîtront leur propre voix.*»

Le nuit totale se fait. Le relais mystérieux, que seule une scène de théâtre peut héberger, opère. Avant que la lumière ne revienne, c'est Paul Nizan (Thierry Gibault) qui déjà est assis au pupitre, dévidant les deux premières phrases connues et ressassées d'*Aden Arabie* : «*J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie.*» S'enchaîne la suivante, qui mériterait d'être retenue : «*Tout menace de ruine un jeune homme : l'amour,*

*les idées, la perte de sa famille, l'entrée parmi les grandes personnes.*»

Claude Lévi-Strauss, dont la cousine Henriette Halphen avait épousé en 1928 Paul Nizan, aime de toute ses fibres alors de gauche *Aden Arabie* ? et *Tristes tropiques*, rédigé dans l'urgence un quart de siècle plus tard, portera la trace de ce cousinage à peine apaisé.

Le découpage de Didier Bezace, implacable et fin, aboutit à verbaliser le monde et la révolte qu'il provoque à travers cette trame de mots à l'origine couchés sur le papier. Tous, dans ce spectacle, frappe à notre conscience et à notre imaginaire. Nous y sommes : «*Aden bourdonne comme un grand animal rugueux couvert de mouches et de taons, roulé dans la poussière.*»

Écrit au lendemain du krach de 1929, le texte parle de notre inquiétant aujourd'hui : «*Ces hommes sont des pièces de rechange d'un mécanisme invisible qui ralentit le dimanche, à cause de la religion, et que grippent parfois les accidents périodiques et violents des crises économiques ; tout cet amas boulonné, sans soupapes, vibre comme un édifice de tôle.*»

«*La belle époque de nos refus*»

Didier Bezace a évacué ce qui nous aurait détourné un tant soit peu de cette prose, comme ces traces d'un indécrottable antisémitisme européen : «*Mais les bourgeois produisent et possèdent abstraitement. Comme il y a beau temps qu'ils ont hérité d'Israël, ils passent la vie à prêter à intérêt.*»

Le talent du comédien, la science des éclairages, le coup de pouce de la bande son aidant, nous sommes harponnés par la parole de Nizan. Nous voilà identifiés à lui corps et âme, nous égayant, comme le violon sous l'archet, à la première toquade : «*Un seul point m'offense, peut-être, sur le plan mental, c'est ma haine morbide pour les chameaux ? Les chameaux sont pareils à de vieilles dames très nobles, très pieuses, très bêtes avec un face à main. Je caresse des projets sanglants. Je me suis informé, quand on tue un chameau, c'est seulement 20 livres d'amende ? J'ai nettoyé mon revolver ?*»

On se prend alors à rêver que la prochaine fois que l'envie viendra au metteur en scène Didier Bezace de se saisir ainsi d'un texte, il choisisse un petit bijou d'Elias Canetti : *Les Voix de Marrakech*.

Il y a de l'Eden dans la pure révolte de Nizan, que le marxisme ensemence presque sous nos yeux : «*Ces maniaques meurent à petit feu au service de capitaux anonymes.*» Nous sommes au cœur de ce que Sartre nomme, dans sa préface : «*La belle époque de nos refus.*»



L'étonnement, la naïveté, même, du jeune agrégé de philosophie, se muent en âpreté grosse d'exaspération, qui lui fera écrire, l'année suivante, dans *Les Chiens de garde* (1932), qui nous touche également si fort aujourd'hui : «*Que font les penseurs de métier au milieu de ces ébranlements ? Ils gardent encore leur silence. Ils n'avertissent pas. Ils ne dénoncent pas. Ils ne sont pas transformés. Ils ne sont pas retournés. L'écart entre leur pensée et l'univers en proie aux catastrophes grandit chaque semaine, chaque jour, et ils ne sont pas alertés. Et ils n'alertent pas. L'écart entre leurs promesses et la situation des hommes est plus scandaleux qu'il ne fut jamais. Et ils ne bougent point. Ils restent du même côté de la barricade. Ils tiennent les mêmes assemblées, publient les mêmes livres. Tous ceux qui avaient la simplicité d'attendre leurs paroles commencent à se révolter, ou à rire.*»

La modernité de Nizan, sur laquelle appuie comme sur la chancelière *Aden Arabie* mis en scène par Didier Bezace, touche à une volonté d'asphyxier tout exotisme à la Loti, face au spectacle d'une mondialisation pressentie : sous le pittoresque grouillent l'exploitation, l'égoïsme, le machinisme ; nonobstant le sable immaculé du désert, les «*cheminées d'usines de Saint-Ouen*» ne sont jamais bien loin.

Nizan à la fureur prophétique et la provocation avant-coureur. Il semble s'en prendre d'avance au morceau de bravoure de Charles

de Gaulle à l'orée des *Mémoires de guerre* : «*une certaine idée de la France*», «*la princesse des contes*», «*la madone aux fresques des murs*». Le contre-pied prémonitoire est patent : «*Ce n'est pas une personne comme les statues de Dalou voudraient le faire croire aux enfants des écoles, c'est une collection d'hommes, d'événements, de produits. Je n'aime pas ces hommes, ni leurs produits, ni les événements français. Que personne ne vienne me dire que j'insulte une vierge, elle n'existe pas.*»

Mais surtout et soudain, Paul Nizan apparaît comme l'ange annonciateur de sa propre extermination, le 23 mai 1940, dans la campagne du Pas-de-Calais, où la terre a mangé ses ultimes écrits, son ultime roman, ses ultimes lettres à Rirette : «*Je suis un Français paysan : j'aime les champs, j'aime même un seul champ, je m'en contenterais pour le reste de mes jours pourvu qu'il y passe des voisins.*»

Didier Bezace à fait de nous des voisins de Nizan, qui passons, le temps d'un spectacle primordial.

***Aden Arabie* de Paul Nizan, préface de Jean-Paul Sartre, adaptation et mise en scène Didier Bezace, jusqu'au 30 novembre, du mardi au samedi à 21H, sauf jeudi à 20H, dimanche à 16H30, au Théâtre de la Commune, 2 rue Edouard Poisson, 93 Aubervilliers. Tél : 01 48 33 16 16.**

**Directeur de la publication :** Edwy Plenel  
**Directeur éditorial :** François Bonnet  
**Directrice général :** Marie-Hélène Smiéjan  
**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007. Capital social : 1 958 930 €. Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : en cours.

Conseil de direction : François Bonnet, Jean-Louis Bouchard, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Gérard Desportes, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa ; Société des Amis de Mediapart.

**Rédaction et administration :** 8 passage Brulon 75012 Paris  
**Courriel :** [contact@mediapart.fr](mailto:contact@mediapart.fr)  
**Téléphone :** + 33 (0) 1 44 68 99 08  
**Télécopie :** + 33 (0) 1 44 68 01 80 ou 01 90

**Propriétaire, éditeur et prestataire des services proposés sur ce site web :** la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 1 958 930 euros, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

**Abonnement :** pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : [serviceabonnement@mediapart.fr](mailto:serviceabonnement@mediapart.fr). Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.